



VOUS CONNAISSEZ WEISKERN ? Sans doute pas. Né en 1711, mort en 1768, Friedrich Wilhelm Weiskern, topographe de son métier, s'est fait une petite place dans l'histoire en tant que librettiste de Mozart. Mais personne ne s'intéresse à lui. Même les universitaires s'en moquent, au désespoir de Rüdiger Stolzenburg, l'un des seuls chercheurs allemands à lui consacrer ses travaux, dans l'indifférence générale. Il a beau organiser des colloques, publier des articles, rien n'y fait. C'est blessant pour son orgueil, évidemment, mais cela empêche surtout sa carrière de décoller.

A 59 ans, Stolzenburg n'est même pas titulaire de son poste ! Humble chargé de cours à l'Université de Leipzig, précaire et corvéable à merci, il touche des clopinettes pour ses séminaires, qu'il prépare tout de même avec soin. Pour compléter son salaire, il écrit des piges dans la presse, courant après les commandes. Quant à sa vie personnelle, elle n'est guère reluisante : divorcé, il n'a de nouvelles de sa fille que quand elle réclame de l'argent, qu'il n'a pas. Ses amourettes avec des femmes plus jeunes ne durent jamais bien longtemps. Bref, le bilan est morose, et il ne risque pas de s'arranger : en l'espace de quelques jours, le fisc allemand lui tombe dessus pour un arriéré d'impôt colossal, une bande d'adolescentes hyperviolentes le tabasse en pleine rue, et un mystérieux collectionneur l'embobine dans une arnaque au faux manuscrit (des inédits de Weiskern), ce qui le met en délicatesse avec la police...

**Statut d'érudit.** Stolzenburg, assurément, est un loser. Mais un loser attachant, qui possède le trait de caractère de la plupart des héros de Christoph Hein : la constance dans les principes, au milieu d'un monde où ces principes ne valent plus grand-chose. Malgré son traitement ridicule et sa carrière qui stagne, Stolzenburg persévère dans la voie universitaire, si dévaluée de nos jours (à propos d'Université, la situation des facs allemandes telle qu'elle ressort du roman nous rassure presque sur l'état des facs françaises). Au conseiller fiscal éberlué qui ne comprend pas pourquoi il s'entête à enseigner dans de telles conditions, Stolzenburg explique que ses recherches sont toute sa vie, et qu'il n'abandonnerait pour rien au monde son statut d'érudit.

Le problème, c'est que la société mène la vie dure aux gens comme lui, quitte à les pousser à la faute. Ainsi Stolzenburg réfléchit-il à monnayer un diplôme, en échange d'un gros chèque qui effacerait sa dette au fisc...

Dans un style sobre (narration factuelle au présent de l'indicatif, peu ou pas de psychologie) et sur un ton réaliste et légèrement caustique, Hein offre un portrait pathétique du travailleur intellectuel moderne, espèce en voie d'extinction au milieu d'un monde gouverné par la violence décomplexée et l'argent-roi. Le roman, malgré tout, ne manque pas de drôlerie. Stolzenburg, en fait, parvient à nous faire rire de lui-même. Prouvant

qu'il reste toujours le détachement et l'autodérision, pour rester digne dans la débâcle.

Le noyau blanc, Christoph Hein (traduit de l'allemand par Nicole Bary, Métailié, 268 p., 20 €)

